

FOURNIER, Marcel, *L'entrée dans la modernité : science, culture et société au Québec*. Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986. 239 p. 18,95 \$

Michel Bellefleur

Volume 41, Number 3, Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304599ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304599ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bellefleur, M. (1988). Review of [FOURNIER, Marcel, *L'entrée dans la modernité : science, culture et société au Québec*. Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986. 239 p. 18,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(3), 438–440. <https://doi.org/10.7202/304599ar>

FOURNIER, Marcel, *L'entrée dans la modernité: science, culture et société au Québec*. Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986. 239 p. 18,95\$

L'ouvrage constitue sans l'ombre d'un doute un excellent travail de sociologie historique qui reprend et re-fond en une synthèse très bien articulée quelques productions antérieures de l'auteur. Il s'agit effectivement de «l'entrée dans la modernité» reliée aux processus de «professionnalisation des savoirs» et du «développement de la recherche scientifique» (p. 9), ou encore, selon les termes de l'auteur, de la naissance d'un «pouvoir des idées» par l'instauration d'un «nouveau rapport à la réalité» (p. 25), fondé sur une «parenté d'esprit» non seulement «morale ou idéologique, mais aussi et surtout logique» (p. 15).

Les artisans de l'utilisation de cette logique ont, selon l'auteur, introduit dans la vie culturelle au Québec et dans ses institutions une «modernisation du savoir» (p. 24), «le culte de la compétence» (p. 23), et l'élargissement du «discours sur la vérité» en faisant place aux méthodes positives et empiriques d'investigation du réel, ce qui aura un effet graduel de marginalisation des amateurs (p. 28) et un autre d'insertion d'une expertise technique de plus en plus spécialisée. Ils se buteront, avec plus ou moins de compromissions, aux définisseurs de situation conservateurs se référant à des doctrines (religieuse, politique, sociale, économique, culturelle, etc.) pré-établies et posées *a priori*, ce qui les forcera à être non seulement des producteurs de savoirs ou d'oeuvres culturelles, mais aussi des intellectuels, donc socialement et politiquement engagés.

Tout en citant un nombre considérable de ces intellectuels qui, de la fin du 19<sup>e</sup> siècle aux années 1960, sont à leur façon des précurseurs de la Révolution tranquille, l'auteur en retient cinq dont il traite en particulier et qui illustrent particulièrement bien cet effort d'entrée du Québec dans la modernité, en faisant valoir tant leurs qualités élitiques que leurs efforts parsemés de réussites et d'échecs dans leurs rapports aux institutions et aux forces sociales en présence.

Il y a d'abord Édouard Montpetit et son projet de doter Montréal d'une université moderne, c'est-à-dire ouverte à la rationalité technique et scientifique et au développement des formes d'expertise dont ont besoin les élites québécoises progressistes (p. 54). L'auteur le présente comme un homme de conciliation, brillant et modéré, dont l'idéologie libérale de progrès et de développement de l'expertise professionnelle doit composer avec le discours clérical-nationaliste de l'époque et aligner les orientations de l'École des sciences sociales de l'Université de Montréal dans le sillage des Semaines sociales et de l'École Sociale Populaire animées par les Jésuites (p. 57), ce qui retarda considérablement le décollage scientifique de l'École.

Ensuite, l'auteur étudie le cas des «petites sciences» (les naturelles), toujours à l'Université de Montréal avec le Frère Marie-Victorin, f.e.c. Leur cas est moins difficile que pour les sciences sociales. Appliquée aux ressources naturelles et biologiques, l'empirisme, le travail de terrain et le savoir utilitaire se justifient bien sans bousculer «les sciences nobles» (théologie et philosophie). Même si le leader de ces «petites sciences» est «un des chefs de file» (p. 85) de la rationalité scientifique, il est lui-même un religieux qui sait aligner la science sur le dogme et ainsi la contrôler, tout en faisant valoir des retombées sociales de ces sciences, bénéfiques (p. 103) et incontestables face aux pouvoirs en place.

Il en va autrement avec le troisième intellectuel étudié par l'auteur, le Père Georges-Henri Lévesque, fondateur de la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval. Quoique lui-même religieux et détenteur d'une formation personnelle exceptionnelle, il devra lutter pendant vingt ans pour défendre et faire accepter la dimension scientifique des sciences sociales. Former des chrétiens certes, mais aussi «des savants» (p. 130), des maîtres, des chefs, des experts et des compétences spécialisées formés aux sciences positives. C'est le chapitre le plus élaboré de l'ouvrage et l'auteur nous fait voir dans une analyse fine et détaillée comment le P. Lévesque, tout dialecticien et communicateur compétent qu'il a pu être, a brûlé une partie de sa carrière pour la justification de la nécessaire scientificité des sciences sociales, même chrétiennes.

Avec Jean-Charles Falardeau, quatrième intellectuel abordé par l'auteur, la Faculté du P. Lévesque acquiert en 1943 un professeur féru d'orientations méthodologiques empiriques centrées sur la rigueur, la précision, l'exactitude qui permettent des lectures des réalités sociales bien différentes de celles des élites traditionnelles. J.-C. Falardeau anima au cours de sa carrière active un ambitieux programme de recherche visant à établir «un inventaire de nos connaissances sur le Canada français» (p. 188) destiné à mener la sociologie à «sa maturité» (p. 191). Ceci a eu l'effet inévitable de politiser les résultats des travaux de recherche, tout en développant l'exigence académique de maintenir

les sciences sociales, et la sociologie au premier chef, indépendantes «du pouvoir politique et religieux» (p. 192). La Faculté était prête pour la Révolution tranquille.

Le dernier intellectuel dont l'auteur étudie le parcours est un artiste, et non le moindre, Paul-Émile Borduas. Peintre iconoclaste des canons et dogmes picturaux de l'époque et de toutes formes de dirigisme, Borduas est présenté comme agent d'autonomisation et de distanciation du champ artistique par rapport aux champs politique et religieux. L'auteur analyse le *Refus global* comme acte socio-politique exprimant une volonté de transformation du statut et de l'identité de l'artiste et libérant sa créativité de toute forme d'entrave tout en posant le primat de l'imagination sur la raison (p. 223) en son domaine. «L'on peut donc dire, conclut l'auteur, qu'il a fallu qu'un artiste tienne un discours très politisé pour que l'oeuvre d'art soit dépolitisée, rentabilisée...» (p. 225).

La liberté de création de l'artiste n'est pas sans analogie avec la liberté académique du chercheur universitaire dont l'auteur affirme la nécessité dans la conclusion de son ouvrage. À défaut de capital économique, le capital culturel! «Moins riche que les autres, dit l'auteur, on se doit d'être plus intelligent» (p. 237). La société québécoise ne peut se permettre de laisser périliter l'école et l'université que les pionniers ont mis tant de temps à construire: «il faut le temps d'une génération et plus, conclut-il, avant que ses effets ne soient visibles, mesurables» (p. 239). Cette conclusion ajoute à l'ouvrage une touche personnelle où l'auteur manifeste ses propres engagements sociaux.

Au total, ce livre de Marcel Fournier est une oeuvre stimulante qui nous fait voir des aspects structurels, avec leurs aléas, succès et déboires, du changement culturel dans notre propre société. Il y a peu à lui reprocher sinon, qu'après l'avoir lu, le lecteur intéressé par le sujet en re-demande.

Il y a bien quelques coquilles, mais ce sont des vétilles; une petite erreur de nom: le prénom du Père Archambault, directeur des *Semaines Sociales* était Joseph-Papin et non «Pépin» (p. 137 et 151); quelques répétitions de citations: J. Désy (p. 35 et 63), L. Dion (p. 142 et 191), M. Gagnon (p. 210 et 231). Mais cela n'entache aucunement la qualité de fond de l'ouvrage qui est une belle et lucide incursion sociologique dans notre histoire socio-culturelle.